

Rosa Luxemburg, Antonio Gramsci face aux promesses et ambiguïtés de la démocratie¹.

André Tosel

Introduction

Il est facile de faire une histoire de la philosophie, de situer Rosa Luxemburg et Antonio Gramsci dans l'histoire de la philosophie politique des histoires du marxisme. Il est difficile, - ce que nous nous sommes proposer de faire – de les considérer ensemble. Il y a des histoires du marxisme et vous trouvez donc des chapitres intéressants sur ces deux auteurs. Même si, aujourd'hui, le marxisme apparaît pour beaucoup comme condamné, il est sûr que la crise de civilisation durable dans laquelle nous sommes entrés, malgré l'échec des révolutions qui se sont inspirés de Marx du côté des socialistes ou des communistes, vérifie des intuitions critiques de Marx, et donne à Marx la dimension d'un grand penseur classique de la modernité et de ses contradictions, de ses tragédies et pose un immense point d'interrogation sur ce que devient notre monde. Avoir choisi Rosa Luxemburg et Antonio Gramsci, c'est avoir choisi des personnages plus qu'exemplaires, puisque que ce sont des intellectuels participants.

Pour les plus jeunes, pour ceux qui ne connaissent pas un certain nombre de faits historiques, je rappelle ces faits. Après les avoir présenté très brièvement dans leur contexte, je vais dégager des problèmes en comparant ces deux auteurs à partir de trois questions historiques qui ont toute leur valeur aujourd'hui.

Rosa Luxemburg et Antonio Gramsci : éléments de contexte

Rosa Luxemburg, juive, militante polonaise, appartenant à la Pologne qui est sous la domination allemande, militante de la social-démocratie polonaise, puis de la social-démocratie allemande. Elle refuse de participer au mouvement nationaliste polonais en pensant que les Polonais des trois Polognes dominées devraient tous s'unir, avec l'Autriche, la Russie et l'Allemagne pour créer un grand bloc, en concomitance, avec des ouvriéristes, poussant l'internationalisme à un point qui a été critiqué par Lénine. Je cite ce fait, en introduction pour vous montrer le radicalisme des convictions cosmopolitiques et universalistes de cette femme. Les événements lui ont donné tort car la Pologne gagné son indépendance. Elle s'inscrit dans un grand débat toujours actuel: est-ce que toute revendication nationale a un sens et mérite d'être menée jusqu'au bout ou est-ce qu'il n'y a pas lieu de créer des entités plus grandes ? Rosa Luxemburg a tranché la question dans un certain sens.

Au sein de la Seconde Internationale, Rosa Luxemburg a été certainement le penseur le plus critique, le plus ouvert aussi. Elle a critiqué les positions de Jaurès avec qui elle était amie. Elle a critiqué en particulier le réformisme socialiste, qui a eu un certain poids après les années 1914 et en France après les années 1940. Elle a été certainement la penseur de gauche de l'international socialiste. Elle a vécu un destin tragique, parce que je rappelle qu'elle a non seulement accompagné Lénine, salué la première la révolution russe, tout en lui formulant des critiques sérieuses, en lui disant qu'il avait une conception beaucoup trop dogmatique du parti, qu'il donnait trop d'importance aux paysans, ce qui n'était peut-être pas juste. Vous voyez très bien que lorsque nous sommes dans un mouvement révolutionnaire, il est très difficile de juger les choses. Lénine voulait absolument qu'il y ait un Etat démocratique des ouvriers et des paysans. Rosa Luxemburg disait : d'abord la démocratie ouvrière, après nous verrons pour les paysans ; parce que les paysans, une fois qu'ils auront la terre, ils ne s'associeront pas au mouvement. Vous voyez les débats de cette époque terrible. Lénine a reconnu en Rosa Luxemburg un très grand esprit. Il n'a pas répondu véritablement à la revendication de démocratie qu'elle formulait, quand elle disait qu'il n'y a pas la liberté s'il n'y a pas la liberté pour ceux qui ne pensent pas comme nous, les opposants. Elle le dit dès 1918, dans un texte fameux sur la révolution russe. Elle oppose à Lénine les dérives possibles de la révolution russe, tout en disant - vous voyez là aussi le sens de la contradiction de ces penseurs - que si la révolution russe peut échouer, elle le doit à la capitulation sans gloire de la social-démocratie allemande qui, en 1914, alors qu'elle avait une position très importante, a voté les crédits de guerre, ce qui a permis aux prolétariats des deux pays de s'étriper joyeusement pendant quatre ans, dans la plus grande atrocité du siècle, au cœur même de la civilisation. Nous, les civilisés, nous montrons qu'en matière de terrorisme d'Etat, nous n'avons rien à montrer à personne, nous sommes de grands spécialistes, rappelons-nous l'histoire. Rosa

¹ Ce texte est la retranscription de l'introduction orale de André Tosel à l'ensemble du Séminaire le 13 avril 2016 à l'Université de Lausanne. L'enregistrement se trouve sur le site : exil-ciph.com

Luxembourg va jusqu'au bout de son opposition à la trahison de la social-démocratie. Elle essaie, à la gauche du parti socialiste, de créer *Spartacus* qui va être à l'origine de la fondation du parti communiste et qui va connaître une terrible défaite en 1919 en Allemagne, en étant complètement écrasé. Rosa Luxemburg salue la révolution russe. Elle finit sa vie dans le mouvement *Spartacus* qu'elle avait formé et qui est devenu un élément du parti communiste allemand. *Spartakus* entre en insurrection, au terme d'un processus extrêmement complexe à Berlin, parce qu'il y avait une dictature institutionnelle dans toute l'Allemagne, à la suite de 1917, et *Spartakus* n'a pas marché. Rosa Luxemburg a été arrêtée, fusillée par un gouvernement dirigé par des socialistes. Son corps a été jeté dans un canal. Vous voyez très bien que c'est sur 1917, sur la révolution russe, sur le passage du réformisme au communisme, que la vie de Rosa Luxemburg s'est jouée. Antonio Gramsci commence là où finit Rosa Luxemburg.

Gramsci commence en 1913-1914 comme jeune militant socialiste et développe très vite une critique du parti socialiste italien qui n'avait pas la consistance et la force de la grande social-démocratie allemande avec ses syndicats, ses millions d'électeurs, ses organismes culturels, sa presse, une force plus composite en partie socialiste. Dans la foulée de 1917, Gramsci essaie lui aussi, de saluer la révolution russe en disant que c'est une révolution contre le capital. Et là, nous entrons dans des problèmes qui peuvent intéresser les marxistes qui, aujourd'hui, posent des problèmes d'intelligibilité historique. La social-démocratie attendait que les contradictions entre les rapports de production et les forces de production produisent d'elles-mêmes des conditions pour qu'une révolution se produise, ce qui n'a pas eu lieu. Rosa Luxemburg, a été sensible au mouvement d'insurrection et de révolte des masses populaires, ce qu'elle appelle les masses populaires, plus que la classe ouvrière encore, et elle a accompagné - et non seulement accompagné - elle a essayé d'éclairer ce mouvement révolutionnaire pour qu'il aboutisse à une connaissance très profonde de Marx, que nous n'avons plus aujourd'hui. Elle avait une connaissance très profonde de Marx que l'on trouve dans des écrits, des cours qu'elle a pu faire, présentant Marx lui-même, *Le Capital*, le Marx du *Capital*, dans un livre qui a été écrit à la fin de sa vie dont je vais parler et qui s'appelle *L'accumulation du capital*. Rosa Luxemburg, a donc essayé de penser ensemble les grands mouvements de l'histoire, pensés dans leur pureté ou leur abstraction à partir de la logique des modes de production capitaliste et en même temps elle était toujours inscrite dans le mouvement de luttes réelles énormes, qui est le fait du XIXe siècle. Avec les syndicats dans l'agitation, ces luttes ont vu dans les rues des centaines de milliers de personnes. Ce monde n'est plus le nôtre, nous en avons perdu l'idée. Mais l'effondrement et la disparition aujourd'hui du mouvement ouvrier est certainement un des problèmes sur lequel nous devons réfléchir et ce n'est pas nécessairement un progrès. Il n'y a aucune force aujourd'hui antagoniste capable de résister à ce qui s'est passé avec la mondialisation du capitalisme financier. Le mouvement ouvrier a été la dernière forme de lutte de cette ampleur. Il y a d'autres formes qui naissent, j'y reviens plus bas. On peut avoir une vue critique sur Rosa Luxemburg et Antonio Gramsci. Mais, il faut quand même restituer ces énormes figures en les situant dans leur contexte historique.

Antonio Gramsci commence à militer dans le parti socialiste. Très vite, il salue l'importance de la révolution russe, mais il souligne que la révolution a eu lieu, parce qu'il y a eu des gens qui l'ont voulue. Parce que les conditions ont été telles qu'à un moment, les soldats ne supportaient plus d'aller se faire tuer au front. Les paysans en ont eu assez de supporter la domination des seigneurs et de la bourgeoisie, et les ouvriers dans des usines qui existaient déjà, se sont aussi révoltés. Il y a eu un énorme mouvement, qui avait commencé en 1905, mouvement que Rosa Luxemburg éclaire d'un très beau texte, et qui arrive en 1917. Gramsci nous dit : ce n'est pas le développement automatique de la contradiction fondamentale de l'économie qui existe toujours aujourd'hui - on produit toujours pour produire - le problème est de savoir si cette immense production peut être achetée, vendue, et si l'immense capacité humaine qui est développée est appropriée et en quelque sorte universalisée pour tous. Pourquoi et comment dans un monde si riche, tant d'inégalités de plus en plus contradictoires ? (*Je ferme la parenthèse*). En tout cas Gramsci salue la capacité qu'ont eu les uns de prendre conscience des mouvements, des contradictions et d'essayer d'entrer en personne en lice en s'organisant pour changer les choses. Et il dit : la révolution a eu lieu contre le capital et contre ceux qui attendaient passivement l'autodissolution du capital. Gramsci a donc très vite une vie absolument extraordinaire. C'est un Sarde et, quand il voit la révolution russe, il pense que dans tous les pays d'Europe ressemblant à la Russie, c'est possible et donc c'est possible pour l'Italie. C'est un pays arriéré à dominante paysanne, c'est un pays divisé entre un nord et un sud, avec des îles. Le prolétariat du nord est en avance sur les habitants des campagnes qui sont souvent dominés par les propriétaires fonciers, par l'église qui est très puissante et constitue une conception du monde. Il essaie de transformer les choses. En 1921, Gramsci

rejoint cette révolution, et fonde un petit parti communiste italien. Le parti est tout petit, déjà divisé entre deux ailes - la spécialité des mouvements révolutionnaires c'est leur division -. Gramsci est à l'origine du parti, car il a un sens de la spontanéité et de la créativité populaire. Il représente le passage de l'intellectuel politique inscrit dans un parti sensible avant tout aux questions de la culture et de la subjectivité humaine. Gramsci participe à un mouvement fondamental, dont je ne parlerai pas car d'autres vont le faire. Gramsci a participé à la naissance et à la vie des conseils d'usines qui ont eu lieu à Turin, la plus grande ville industrielle d'Italie. A cette époque, c'est une ville européenne, cosmopolite. Les usines Fiat sont en grève, ce qui va durer des mois. Ce n'est pas une grève politique, comme en on a en Allemagne, à la même époque, où les ouvriers quittent leur travail car ils en ont assez d'être massacrés, ils veulent que le régime change, ils demandent les libertés, la fin de la grève. La grève de 1919-1920 en Italie dans les usines Fiat, est une grève pour le contrôle de la production. Pour que les ouvriers puissent eux-mêmes déterminer comment ils produiront, ce qu'ils produiront et montrer qu'ils ont la capacité de ne pas être des gorilles domestiqués comme ils le seront plus tard dans les chaînes Ford, qu'ils ont la capacité et la créativité pour créer et diriger la production. L'expérience socialiste ou communiste ne peut pas être celle d'un socialisme de redistribution et de justice, c'est celle d'un socialisme de créativité humaine en commun, où les hommes ensemble peuvent montrer qu'ils sont capables d'agir sans être dominés et en faisant reculer la triple malédiction qui pèsent sur l'histoire humaine : les dirigeants, les dirigés, les gouvernants, les gouvernés, les assujettis qui ne savent pas ou savent mal, et ceux qui savent surtout et généralement ce qui est dans leur propre intérêt. Dans les conseils d'usines, on a effectivement cet effort fait sur le terrain de la production pour réduire ces distinctions et les ouvriers montrent leurs capacités. Il faut relire aujourd'hui ces textes formidables. L'expérience des conseils dure une petite année. Elle est écrasée par la répression. Gramsci voit monter la guerre, lui, qui n'a pas fait la guerre mais qu'il l'a connue et qui a lutté contre la guerre, un peu tardivement mais qui a lutté contre la guerre, contre laquelle Rosa Luxembourg a lutté incessamment. Il voit monter le fascisme qui, en 1922, arrive très vite au pouvoir en Italie. En quatre ans (1918-1922) sans s'en rendre compte, on se réveille un matin avec un pouvoir dictatorial, qui en plus, a l'assentiment populaire, parce que la désorganisation parlementaire est telle, le discrédit de la classe politique est tel, la misère est telle, que finalement ce sont ceux qui parlent à la fois de nation et de socialisme qui semblent les mieux placés pour pouvoir résoudre la question. Gramsci est chargé par l'Internationale communiste de prendre la direction et d'orienter le parti communiste italien. Il fait un séjour à Moscou et un autre à Vienne et il rentre en Italie et il essaie d'organiser ce petit parti. Mais en 1926, il est arrêté parce qu'il était redouté. C'est un homme qui a écrit quatre à cinq mille articles. L'édition complète des articles de Gramsci, écrivain extraordinaire, fait vingt cinq volumes, 8 ou 9 sont déjà édités. Dans les universités, on n'apprend pas ce genre de choses. On s'intéresse à des choses qui ont de l'intérêt, mais là, on est en face d'une espèce de colosse de la pensée, de l'écriture en action directe si je peux dire. Donc Gramsci est mis en prison. Ses idées sont exprimées dans plusieurs de ses *Cahiers*. En prison, il met au clair ses idées dans les fameux vingt-neuf *Cahiers de prison*. Ce ne sont pas un livre, ni même un livre de livres que l'on trouve dans les *Cahiers de prison*. On trouve quelques essais mieux faits, on trouve des notes, on trouve des réécritures. En 1935, il s'arrête, il est épuisé, il ne pourra plus écrire. Il a écrit ces *Cahiers de prison* entre 1929 et 1935, ou 1936, en six ans ou sept ans. C'est probablement un des ouvrages les plus originaux du 20ème siècle, qu'on ne peut comparer, pour ceux qui ont une sensibilité philosophique aiguisée, qu'à l'oeuvre de Walter Benjamin. Ce sont des écrits qui sont une suite de fragments extraordinaires où il intervient surtout sur la philosophie, l'histoire, l'économie la politique, la littérature, la linguistique. C'est un ouvrage assez monstrueux et que l'on a pas fini de s'approprier. Gramsci est mort dans les prisons de Mussolini. Il est devenu un dirigeant et il est allé en quelque sorte jusqu'au bout de son engagement, non pas d'intellectuel engagé mais de militant politique.

Rosa Luxembourg n'a jamais pu être dirigeante, parce qu'elle a toujours été minoritaire et finalement elle est tombée sous le même feu, du même ennemi. Rosa Luxembourg a aussi beaucoup de créativité. Tous deux connaissent bien Marx. Rosa Luxembourg le connaît particulièrement bien. Ce sont donc des penseurs pour qui la référence à Marx est fondamentale, un Marx qu'ils ont lu, surtout Rosa Luxembourg en lisant la totalité du *Capital* - les trois livres du *Capital* ce qui n'est pas rien -, elle a toujours mené sa recherche sur deux fronts. Elle s'est s'appropriée cet immense massif qu'est la critique de l'économie politique qui a encore aujourd'hui sa capacité et en même temps, elle a mis à l'épreuve cette théorie, à la dialectique de l'histoire, la dialectique qui fait que la classe ouvrière est capable d'actions, d'activités, qu'elle peut s'organiser, qu'elle peut obtenir des réformes dans un cadre parlementaire, mais qu'une fois qu'elle a

obtenu des réformes dans un cadre parlementaire, si elle ne transforme pas la condition qui l'assujettit, qui la lie au capital en en faisant une classe exploitée et bien elle ne pourra pas véritablement trouver l'émancipation. Rosa Luxemburg mène son analyse en étudiant la logique pure du capital et en la confrontant à ce qui se passe dans l'histoire. Elle a une très grande expérience. Elle a vécu des grèves très dures en Pologne. Elle a vécu des mouvements insurrectionnels et des mouvements extraordinaires en Allemagne, exactement comme Gramsci qui a vécu les grands moments agités de l'Italie. Gramsci lit Marx, mais il présentera un type de théoricité, si je puis dire tout à fait différente, de la conception théorique du marxisme. Gramsci est quelqu'un qui pense qu'il y a dans Marx - et peut-être même aussi chez Rosa Luxemburg - deux vices qui ont été la plaie de la pensée marxiste. Les deux vices que vous trouvez dans le texte de 1859 de Marx, *Critique de l'économie politique*, quand j'étais jeune j'ai lu ce texte comme tout le monde, je ne sais pas si vous le lisez mais je pense que vous ne lisez pas cela. Et j'espère que vous le lirez, car c'est un texte classique. On lit le fameux texte de 1859 au lycée qui explique que pour comprendre une société, il faut comprendre sa base économique, ses rapports de production, les forces de production et ensuite la superstructure avec ses deux niveaux : le politique le juridique et l'idéologique. Gramsci pose une question-clé que ne pose pas Rosa Luxemburg. Comment de fait, à partir des restructurations de l'appareil productif du dispositif de domination économique, on peut passer des formes économiques de domination aux formes politiques ? Comment s'engendre la superstructure, les superstructures, à partir de la structure ? **C'est une question toujours valable aujourd'hui. Si vous voulez comprendre quelque chose à la société vous pouvez pour la poser aujourd'hui.**

Gramsci dit qu'il ne faut pas opposer l'un ou l'autre il faut les penser dans leurs mouvements, parce qu'il ne peut pas y avoir d'économie pure. Il ne peut pas y avoir d'économie sans formes politiques. Il ne peut pas y avoir de formes politiques sans forme de conscience, sans forme de représentation, d'idéologie au sens de représentation du monde, il reste à proprement une idéologie que si elle est considérée dans sa pureté et si elle n'est pas référée à des idéologies. Le monde dans lequel on vit est incompréhensible (on peut bien entendu ressasser pendant des heures des questions intéressantes, mais qui ne sont pas décisives). Gramsci pose une question que ne pose pas Rosa Luxemburg : **comment à partir de la structure s'engendre la superstructure ?** Et il dit quelque chose de très important qui servira de base à ce qui me reste à vous dire : on ne peut pas séparer les deux structures et superstructures, elles sont un bloc, un bloc historique et il faut pour chaque forme sociale, pour chaque société, étudier la manière dont les structures, les superstructures font un bloc. Cela relève des sciences sociales, mais cela relève aussi de la philosophie, car la philosophie n'est pas sans rapport avec l'histoire, la philosophie n'est pas sans rapport avec les classes et les luttes de classes, la philosophie n'est pas innocente, il y a une historicité de la politique et une historicité de la philosophie. Gramsci part de cette base.

Trois points importants pour comparer les deux auteurs

Trois points me paraissent importants pour comparer rapidement Rosa Luxemburg et Antonio Gramsci. Ces trois points paraissent aujourd'hui des points douloureux, des points qui nous intéressent et que je formule pour aujourd'hui :

1. Sommes-nous capables aujourd'hui de représenter l'histoire de notre monde ? Quelle conception avons-nous du devenir historique du monde dans lequel nous vivons ? Sommes-nous partie prenante ou partie prise ? Et à quel niveau de ce monde sommes-nous partie prenante ou partie prise ? Quelle intériorité est la nôtre ?

Nous, qui faisons des sciences sociales, qui faisons de la philosophie, sommes-nous capables d'avoir une représentation un peu cohérente de l'histoire du monde dans lequel nous sommes ? La philosophie, les sciences sociales doivent être pensées ensembles, en croisement.

2. Qui sont aujourd'hui les acteurs de l'histoire ? Est-ce que ce sont les classes sociales ? Est-ce que ce sont les forces économiques dominantes ? Qui sont-elles ? Est-ce que ce sont les classes moyennes ? Est-ce qu'elles existent et comment ? Est-ce qu'il y a d'autres mouvements qu'il faut prendre en compte ? Le mouvement des peuples qui sont en voie de disparition ? Est-ce qu'il n'y a pas d'autres questions qui doivent être intégrées : la question écologique et la question féministe, qui n'est pas une question, elle les traverse toutes. Est-ce qu'aujourd'hui nous sommes capables de répondre, comme ont répondu Rosa Luxemburg et Gramsci qui eux ont répondu à la question pour leur époque.

En d'autres termes: si nous faisons le pari, si nous choisissons d'être du côté où la domination introduit le dominé, où l'exploitation a trop exploité et, bien entendu, je n'oublie pas l'échec du communisme,

l'abrutissement idéologique, l'erreur, l'illusion, le mauvais imaginaire qui ont trop duré et bien, alors, la question que nous nous posons c'est de savoir quels sont aujourd'hui les acteurs de l'histoire ? Est-ce que les acteurs de l'histoire ce sont le bloc constitué par les multinationales constituant un système transnational qui ont un pouvoir quasiment absolu jamais vu dans l'histoire ? Le pouvoir des empires anciens et le pouvoir des féodaux c'est de la rigolade par rapport à ce pouvoir qui se met en place dans le monde, que Marx a vu, que Gramsci a commencé à comprendre et que Rosa Luxembourg a commencé à voir, elle aussi. Quelles sont les forces capables de transformer ce monde ? Est-ce que ce monde est livré à la logique des dominants qui se présentent comme rationnels ? Ou est-ce que ce monde peut laisser un espace à la protestation, à la résistance, non pas pour le plaisir de résister mais pour l'envie, la joie de créer un autre monde vivable pour tous qui ne soit pas affecté par ce triple malheur dont j'ai parlé, la triple division par laquelle j'ai commencé.

Tous deux posent la question du point de vue des classes dominées, des classes dirigées, ils assument un point de vue, et l'assomption du point de vue intérieur, de la force intérieure à la structure sociale n'est pas du tout un manque d'objectivité. Il ne peut pas y avoir d'objectivité absolue. Ceux qui aujourd'hui prennent des positions au nom de la rationalité économique, leur objectivité est essentiellement animée de l'intérieur par la recherche du taux de profit et par rien d'autre. Cela veut dire qu'il y a une relation fondamentale entre une forme de rationalité économique que l'on présente comme invariable et des intérêts fondamentaux. On s'aperçoit un beau jour que cette rationalité n'est pas si rationnelle qu'elle en a l'air. Expliquons-nous. Aujourd'hui quelle est la rationalité du capitalisme financier dans le cadre duquel des experts de polytechnique élaborent des schémas mathématiques extraordinairement complexes pour pouvoir en quelque sorte ratisser de l'argent et spéculer à N degré pour avoir de la finance sans production ?

3. Par quels moyens on appelle cela la révolution, mais qu'est-ce que veut dire le mot révolution ? Comment comprendre la révolution ? La révolution si on prend le schéma de Marx, c'est le travail par lequel la classe fondamentale qui produit la richesse est capable, à un moment donné de son histoire, de se mettre en mouvement, de s'organiser, de contester la situation économique qui lui est faite et de se poser la question de la société dans son ensemble, de sa direction politique, de la transformation de l'Etat et de la transformation de la vie. Donc, la révolution prend la forme de la prise du pouvoir d'Etat et de la transformation des rapports sociaux. Est-ce qu'aujourd'hui, cette vision classique qui vient non seulement de Marx, mais aussi de la révolution française a toujours un sens ? Et qu'ont fait les révolutionnaires français ou anglais ? Et bien, les révolutionnaires français ou anglais - c'est d'ailleurs dans des conditions complètement dissymétriques par rapport au mouvement ouvrier - eux, les révolutionnaires français ou anglais, avaient déjà des forces économiques dans la société, ils avaient déjà des éléments de domination. Ils ont mis en place, ils ont inventé la grande philosophie politique du XVIIIème siècle, ils ont inventé des formes politiques. Ils ont inventé le droit naturel - ce n'est pas rien - avec ses écoles et ses contradictions que les politologues connaissent. Ils ont inventé tout un mécanisme institutionnel parlementaire ou autre, ils ont réfléchi sur la dictature, et sur les formes de gestion de l'économie pour tenir compte des contradictions. Alors la question qui est posée c'est : quels sont aujourd'hui les moyens, les formes d'actions dont nous disposons ? Alors je vais répondre - et j'en dirais pas plus - mais je voulais vous sensibiliser à l'importance de ces facteurs.

Les deux révolutionnaires ont osé se poser ces trois questions et ils y ont répondu à leur manière.

Deux grands témoignages de l'histoire du XIXe et XXe siècle (avant 1945)

Pour répondre à la première question, Rosa Luxembourg se situe dans le cadre de l'analyse de Marx. Elle dit en résumé : l'analyse de Marx nous apprend une chose, nous sommes confrontés, à partir de la modernité capitaliste et impérialiste à l'entrée en scène des classes exploitées, dominées qui ne se comporteront pas comme des cerfs dominés, qui développent de la résistance, qui demandent à participer à la vie sociale et à s'appropriier la vie sociale. Il y a donc une dialectique historique qui peut être pensée à partir du mouvement des masses. Rosa Luxembourg raisonne en termes de masses. Effectivement on voit bien apparaître, ce qui horrifie beaucoup de penseurs, toute une partie de la sociologie française, à la fin du XIXe siècle. Tocqueville est incompréhensible sans la peur des mouvements de masses qui commencent en France en 1848. Aujourd'hui, les mouvements de masse ont changé, ils ne sont plus de ce type ou alors ils ont lieu dans un autre monde. Rosa Luxembourg a été accusée d'être une mystique des masses. On lui reproche alors, explique-t-elle, aux partis sociaux-démocrates de son temps, d'avoir bien organisé les

masses, d'avoir été capable de traduire au niveau parlementaire un certain nombre d'exigences et d'obtenir des droits politiques, des droits syndicaux, des droits sociaux. Mais d'une certaine manière, dit-elle, les masses ont toujours fait peur aux partis, et les partis ont toujours pratiqué le principe de substitution, qui vient de la philosophie de Hobbes. Le représentant - l'État - fait exister le peuple, le peuple est supposé être le peuple qui se donne un Etat et, en vérité, dans la pensée de Hobbes, il n'y a pas de peuple tant qu'il n'y a pas d'Etat. Pour le rapport masses-parti, c'est un peu la même chose. Un parti ouvrier peut être tenté de penser que tant que la masse est inorganisée, elle n'existe pas. Selon ce point de vue, c'est donc le parti qui organise la masse, c'est donc le parti qui fait exister la masse. Or, Rosa Luxemburg a contesté toute sa vie ce substitut, ce principe de substitution en revendiquant la créativité des masses populaires, en étant extrêmement attentive à ce qu'elles ont inventé. Qu'ont inventé ces masses ? Elles ont inventé le mouvement de grève, et donc vous avez une grande insistance de la part de Rosa Luxemburg sur ce point. C'est un thème terrible. Il y a eu des grèves énormes au XIXe siècle en Belgique, en Suisse, il y a eu un mouvement ouvrier important en Suisse. Ces grèves ont été non seulement des arrêts de travail pour obtenir ceci ou cela, c'était bien sûr des arrêts de travail pour obtenir des revendications économiques. Mais c'était aussi des arrêts de travail qui impliquaient une opposition avec le pouvoir en place pour essayer d'arracher des formes d'autonomie d'activités. Ces grèves ont donc été quelquefois insurrectionnelles, elles ont été souvent sanglantes. Généralement, elles ont toujours été présentées par le mouvement ouvrier - non pas comme la méchanceté à l'égard du pouvoir établi et l'irrationalité politique - elles ont été présentées comme une résistance inévitable à la situation de violence qui leur était faite dans le rapport de domination capitaliste. Et donc, la grève de masse - pas la grève politique, pas la grève parlementaire, la grève de masse - avec le fait qu'elle peut durer plus ou moins longtemps, qu'elle est chaotique, qu'elle peut être violente, est pour Rosa Luxemburg le seul élément que peut avoir le mouvement ouvrier pour ébranler l'ordre dans lequel il est pris. Et par conséquent, dès lors une tension s'installe avec le parti social-démocrate qui, dans la mesure où il ne contrôle absolument pas la masse, voudrait donner le premier coup de sifflet : « maintenant vous faites grève » ; deuxième coup de sifflet : « maintenant vous arrêtez la grève ». Dans les faits ce n'est pas si simple. Quand les gens demandent quelque chose, ils le demandent vraiment et si les partis n'ont pas l'intelligence « d'interpréter », de faire de la philologie du rapport social - c'est une expression Gramsci -, ils ne sont pas capables de passer à un autre niveau de lutte. Interpréter un rapport social ce n'est pas simplement appliquer une théorie constituée pour orienter le mouvement à priori. Faire la philologie d'un rapport social, c'est le lire comme un texte, ne pas se tromper sur ce qu'il veut dire, de ne pas faire de contresens avec ce qu'il veut dire et être capable de dire, non pas de faire un commentaire de texte, mais de passer à un autre niveau. Ce problème a été vraiment posé par Rosa Luxemburg. Le jeune Gramsci salue Rosa Luxemburg, il salue la capacité qu'elle a de comprendre le mouvement de masse. Mais Rosa Luxemburg ne s'en tient pas là. Dans ce livre dont je vous ai parlé sur *Le Capital*, Rosa Luxemburg pose une question extraordinairement intéressante aujourd'hui qui a été bien vue par Hannah Arendt, ce qui est aussi abordé dans ce livre². [A partir de Rosa Luxemburg Hannah Arendt dit : si on prend le modèle de Marx à l'état pur, le système capitaliste est un système voué à la reproduction infinie. Il se reproduit pour produire le plus de plus-value possible et investir la plus-value. Le problème c'est que la plus-value investie doit pouvoir être à la fois réinvestie sous forme de nouvelles productions porteuses de plus-value et réinvestie dans la mise en mouvement de plus de force de travail. Et Marx, lui-même, dit que le capitalisme s'arrêtera à cause de la fameuse opposition et de la contradiction.](#)

La découverte de Rosa Luxemburg et la perle de Gramsci

Rosa Luxemburg, fait une découverte fondamentale. C'est un travail très technique que je simplifie outrageusement et j'en ai honte, mais si vous voulez travailler ces questions c'est extrêmement intéressant, parce que [qu'avons-nous aujourd'hui comme représentation du devenir du système laissé à sa logique ?](#) Rosa Luxemburg découvre quelque chose de nouveau. Elle a d'ailleurs été critiquée, sa découverte n'est pas passée comme une lettre à la poste. Elle découvre que la reproduction ne peut vraiment fonctionner que si le capitalisme trouve [à l'extérieur de lui-même des sociétés non capitalistes](#) qui peuvent entrer dans le circuit [et qu'il peut ainsi se mondialiser](#). C'est une idée extrêmement intéressante. Elle dit alors : il y aura un moment où ce système n'ayant plus rien à coloniser, ne pouvant pas aller sur la lune et sur la planète mars, va se bloquer lui-même et c'est là peut-être à ce moment-là que les contradictions vues par Marx

² Article de Marie-Claire Caloz-Tschopp et de Ilaria Possenti dans ce livre.

vont apparaître. Elle évoque cette histoire assez terrible d'un capitalisme qui arrive à s'autodétruire, parce qu'il n'y a plus rien à avaler et qu'il n'aura plus qu'à s'avalé lui-même. S'avalé lui-même, cela signifie transformer des parties intérieures de son monde en colonies pour recoloniser ce qui aura été en quelques sortes intériorisé. Je ne sais pas si elle a vu juste ou pas, c'est une vision d'ensemble. Rosa Luxemburg a donc à la fois cette vision de la dialectique historique avec une possibilité d'issue et, en même temps, elle pense : s'il n'y a pas d'issue, ce système dans sa logique même aboutira à une série de « catastrophes ». Il y a un catastrophisme ambiant aujourd'hui mais il n'est pas formulé de la manière dont le formulait Rosa Luxemburg en prenant en compte la dynamique d'accumulation du système lui-même. Gramsci n'est pas catastrophiste. Il pense que le capitalisme ne peut pas atteindre une crise résolutoire, une issue. Il pense que le système aura toujours la possibilité de déplacer ses contradictions et dans ces conditions il nous propose une autre vision de l'histoire qui n'est pas la vision de Rosa Luxemburg, ni même celle de Marx. Il énonce un principe, un principe de l'histoire moderne qui me paraît intéressant: le principe d'assimilation. C'est une vision extrêmement intéressante ce qui vous prouve que chez les marxistes, il y a encore des perles. On peut considérer que dans l'œuvre de ces grands auteurs critiques du marxisme, il y a des perles. Gramsci ne se situe plus sur le système de production mais sur la civilisation. Il faut penser la civilisation et de ce point de vue il situe l'axe de la réflexion non pas sur le mode de production comme ce que faisait Rosa Luxemburg mais sur l'histoire de la société moderne. Il élabore une grande théorie de la modernité qu'on peut mettre en équivalence avec celle de Max Weber. Gramsci dit que la société moderne se caractérise, à la différence des sociétés traditionnelles, par le fait qu'elle a été capable, en raison précisément de la dynamique des classes sociales, du conflit de classes, jusqu'à un certain point, de détruire les castes, le système de hiérarchies des castes et de libérer une créativité historique qu'aucune société n'avait développée et que, par conséquent, le grand mérite - Marx a dit des choses semblables dans *Le Manifeste* - le grand mérite du capitalisme comme société moderne développée, c'est précisément d'avoir assimilé à un niveau de civilisation et de culture des masses des inventions qui, sinon, seraient restées assez stagnantes. L'assimilation à un niveau, qui veut dire élévation à un niveau de culture et une nouvelle vision du monde. Si vous regardez une partie de l'histoire moderne c'est bien effectivement ce qui s'est passé : il y a eu des droits, des droits politiques, des droits sociaux, des revendications culturelles et sociétales qui se sont manifestées tout au long de l'histoire. Gramsci dit simplement qu'il faut changer de niveau pour saisir la complexité du mouvement du capitalisme. Et c'est là à mon avis que son jugement s'expose à moins de discussions que celui de Rosa Luxemburg, parce qu'elle nous demande de discuter le mouvement du capitalisme sur la base de schémas logiques purs. Le mouvement, dit Gramsci, est important. C'est un mouvement qui s'arrête, qui change de niveau, qui se déplace dans l'histoire moderne. Gramsci nous présente des esquisses, des linéaments d'une histoire de la modernité en trois temps. Cela a été reconstitué dans les *Cahiers*, par des auteurs italiens que j'utilise. Il y a une grande partie de l'histoire moderne qui commence dans les communes italiennes. C'est le moment créateur de la grande bourgeoisie, de la bourgeoisie des commerçants, des industriels, celles qui soutiennent les arts, la philosophie. C'est le mouvement qui culmine surtout au XVIIe siècle et au XVIIIème siècle. La révolution française en est un pivot. Et là, effectivement, les choses changent, parce qu'une fois que le mouvement de la société moderne qui a marginalisé et éliminé les classes anciennes - les castes féodales - la société moderne rencontre un autre adversaire qui est celui-là même qu'elle a suscité, qui est son autre, qui est la classe fondamentale, celle qui produit et qu'elle met au travail au XIXe siècle. Voilà pourquoi l'histoire du XIXe siècle jusqu'en 1871 c'est l'histoire de l'émergence du mouvement ouvrier. Puisque la classe civilisatrice, la classe assimilatrice a obtenu la victoire sur les autres classes, elle est obligée de passer des compromis avec le mouvement ouvrier. C'est l'alliance en Allemagne entre les féodaux et la bourgeoisie industrielle allemande. Gramsci montre que ce mouvement s'arrête en 1871. C'est une vision extrêmement intéressante sur laquelle je voudrais insister ici. 1871 c'est le moment où les classes dirigeantes françaises - et probablement européennes - comprennent qu'elles ne feront pas de concessions au-delà d'un certain niveau, que quelque soient les droits sociaux accordés, il y a une chose que la classe ouvrière n'acceptera jamais de ne pas s'approprier. Les travailleurs demandent d'être producteurs d'une civilisation, d'être les créateurs de civilisation. C'est effectivement ce qui se passera du côté des Conseils ouvriers. 1871, ce n'est pas une époque terrible et glorieuse du mouvement ouvrier. 1871 c'est le moment symbolique où la grande bourgeoisie fait savoir au prolétariat français qu'il ne passera pas le rubicon de la gestion du travail et de l'appropriation du travail. On le lui faire savoir à coup de mitrilles. Et à partir de 1871, s'ouvre une période très complexe, où des concessions sont faites, mais néanmoins on retrouve toujours la même

barrière qui se déplace. Voilà pourquoi la troisième période de l'histoire commence après 1871 en France. La période dans laquelle Gramsci se situe quant à lui, a lieu entre 1914 et 1917. La question posée en 1917 par la révolution russe c'est de savoir si effectivement l'interdiction imposée aux classes populaires de ne pas franchir le seuil de l'organisation et de la créativité culturelle sera franchie ou pas. C'est effectivement à ce moment-là que Gramsci interprète la révolution russe comme il l'a fait. Rosa Luxembourg ne serait pas en désaccord avec Gramsci sur ce point. Alors cela pose la question de la démocratie et de la révolution. La démocratie, je ne la traite pas ici, mais retenons que pour Gramsci, il y a eu plusieurs formes de révolutions. La première forme de révolution, c'est celle que les bourgeois - la grande bourgeoisie créatrice - met en place. C'est une révolution permanente, elle est radicale, elle va jusqu'au bout, jusqu'à la limite, bien entendu, de l'assimilation, jusqu'à un certain point, de la classe ouvrière. Elle est assimilatrice. Ensuite, la bourgeoisie française et les autres bourgeoisies vont rencontrer des difficultés, et je lis le texte de Gramsci : « la révolution introduite par la classe bourgeoise dans la conception du droit, dans la fonction de l'Etat, consiste spécialement dans la volonté de conformisme d'une éthicité du droit et de l'Etat (éthique et droit éthique à cette époque). La classe dominante antérieure est essentiellement conservatrice. La bourgeoisie créatrice élabore un passage organique des autres classes à la sienne, c'est-à-dire, elle élargit la sphère de classe de manière technique et idéologique ». La société antérieure était constituée par des castes fermées, la classe bourgeoise se pose elle-même comme un organisme en continuel mouvement, capable d'absorber toute la société en l'assimilant à son niveau culturel et économique. Toute la fonction de l'Etat est transformée. L'analyse de Gramsci est remarquable. Il a la vision de la puissance créatrice de la bourgeoisie et de la puissance d'assimilation. Il montre que c'est pour cette raison qu'il y a eu hégémonie, la domination bourgeoise dure, ce n'est pas pour autre chose. Il dit aujourd'hui (et aujourd'hui ça veut dire la guerre de 1914 avec le fait symptomatique et la révolution russe fait partie de ces années et dont on ne sait pas si elle va réussir à inverser ce mouvement. Le fascisme et les transformations industrielles de l'industriel fordiste signifient pour Gramsci qu'il y a un coup d'arrêt qui se produit, avec un retour à la conception de l'Etat comme force. La classe bourgeoise dirigeante est saturée et effectivement aujourd'hui elle rencontre de plus en plus de difficultés, elle a perdu sa légitimité morale, intellectuelle, même si le néolibéralisme veut nous faire croire le contraire. Elle est saturée, elle n'assimile plus de nouveaux éléments, elle désassimile une partie d'elle-même : Qu'est-ce que c'est que l'homme le jetable ? Voilà l'homme jetable. Structurellement, les désassimilations sont plus nombreuses que les assimilations. La possibilité d'assimiler toute la société, c'est le défi posé aux forces de transformation. Elles ne doivent pas être autre chose que des classes, elles doivent être des forces assimilatrices au sens qu'elles puissent reprendre le mouvement, transformer le mouvement de la société et non pas le limiter comme il a été limité par l'histoire moderne. Une classe qui se pose elle-même comme susceptible d'assimiler toute la société et qui est réellement capable d'exprimer ce procès porte à la perfection une conception de l'Etat éthique. C'est ce qu'espère du communisme. Alors qu'est-ce que cela signifie ? Il y a plusieurs phases de la révolution. Dans la première partie, jusqu'à 1789, la révolution est une révolution permanente. Qu'est-ce qui se passe en Russie en 1917 ? D'une certaine manière, les Bolcheviks se mettent dans la tradition de la révolution française et ils mènent une guerre violente, une guerre de mouvement, une guerre permanente - la révolution permanente - (Rosa Luxembourg est une théoricienne de la révolution permanente). Or, Gramsci dit que c'est impossible, dans la mesure où la classe désassimile, où elle est toujours tentée - si le consensus ne marche pas - de recourir à la force, ou à d'autres modes de ce type. Dans cette condition, la classe bourgeoise a changé son mode d'hégémonie et il faut trouver une forme de révolution, une forme de contestation, qui soit autre chose. C'est là que vous avez la célèbre distinction entre guerre de position et guerre de mouvement et c'est la guerre de positions qui l'emporte. La classe est en place, elle a un Etat, elle a un système d'institutions, elle domine la société privée, sa vision du monde est assimilée par tous. Et c'est là qu'il faut effectivement inverser le mouvement d'assimilation. C'est sur ce terrain qu'il faut contester les formes d'assimilations (qui n'en sont pas ou qui sont perverses) de la société moderne et c'est en ce sens que Gramsci forge le concept de révolution en situation de guerre de positions, qui sera pour lui le concept de « révolution passive ».

La révolution passive et l'hégémonie de Gramsci

Une révolution passive, c'est une révolution qui a pour objectif à la fois de faire pousser (si on la prend du point de vue de la classe dominante) tout ce qui peut pousser et produire du profit, la richesse, mais dans des conditions telles qu'on ne puisse pas avoir de contestation radicale. C'est une forme de société qui a

pour effet (tout en reconnaissant l'individualité et son activité nous sommes tous des sujets individuels libres) de produire des conditions où nous sommes des sujets libres passivisés. La révolution passive c'est la révolution qui produit de la passivité, qui passivise et qui a donc besoin de produire des citoyens passifs, des producteurs passifs, pour pouvoir continuer, et qui effectivement n'arrive pas à produire cette passivité... Pensez aux médias, pensez à ce que peut devenir le système scolaire, les appareils hégémoniques dans lesquels nous sommes pris. Tout est fait pour que nous ayons une vue conforme des choses et que nous n'allions pas trop loin dans la remise en question, que nous remettions pas en question quoi ? Et bien la possibilité d'être nous-mêmes hégémoniques. Etre soi-même hégémonique c'est précisément être capable de transformer ces forces en forces de direction, en forces de [formation de soi](#). L'hégémonie c'est aussi un projet individuel, un projet de formation de soi. C'est être debout comme disent les autres. On comprend alors très bien que Gramsci change la position et à la question qui est posée aujourd'hui, celle de savoir si le néolibéralisme n'est pas l'ultime forme de révolution passive qui rencontre de grandes difficultés, parce que s'il a réussi à créer des appareils financiers et médiatiques énormes, il n'a pas obtenu la légitimité. Sa légitimité est branlante. Mais comme la classe ouvrière a été pulvérisée et fragmentée, aujourd'hui on ne dispose plus d'une classe ouvrière semblable à celle qui a été en activité au 19ème siècle, ou même jusqu'au milieu des années 1950 en Occident, c'était la classe ouvrière fordiste. Et alors voilà pourquoi Gramsci qui intègre les figures actives du changement, propose un changement extrêmement important surtout pour ce qui concerne la démocratie, c'est la question des subalternes. Il préfère utiliser le mot subalternes au mot masses, où les masses sont qualifiées de subalternes, et au mot classes. Dans les *Cahiers de prison*, il y a un changement tendanciel qui, d'abord remplace la question des structures et des superstructures par l'expression de des mouvements historiques, et qui remplace l'expression de classe ouvrière par subalternes. Les subalternes, pour Gramsci sont un sujet historique beaucoup plus large que la classe ouvrière. Ce nouveau sujet historique comprend les paysans, tous ceux qui n'ont pas de capacité personnelle de direction, tous ceux qui, d'une certaine manière, sont obligés de sombrer dans des appareils qui les distribuent, les manipulent ou qui les organisent malgré eux. Or, Gramsci pense qu'aujourd'hui, la contre-révolution passive, s'il il y a une révolution du côté des subalternes, elle ne peut être qu'une contre-révolution passive des masses subalternes. Est-ce que cela a un sens ? Est ce que l'idée de contre-révolution passive des masses subalternes a un sens ? C'est la question que Gramsci nous laisse. C'est une grande question. Bien entendu, vous n'allez pas trouver des chapitres dans Gramsci sur le capitalisme financier, sur l'autogestion de soi, mais il a très bien vu la passivisation. Je fais une petite parenthèse. Quand on vous demande d'être gestionnaire de vous-mêmes, on vous demande de mettre votre service, de développer vos activités - c'est en cela que c'est très intelligent - pour pouvoir en quelque sorte être des instruments dociles et passifs d'une stratégie d'entreprise qui elle, de toute manière, n'empêchera pas si cela ne marche pas, que vous soyez liquidés avec ou sans indemnités et que vous soyez renvoyés d'où vous venez, c'est-à-dire à un relatif néant social.

Les subalternes et la démocratie

Le texte concernant les [subalternes](#) et sur lequel je voudrais conclure et qui me paraît intéressant ne dit [rien sur la démocratie](#), parce-que les conseils d'usines seront un exemple, avant même que ce concept ait été inventé, de ce que le mouvement ouvrier a cherché - et de ce qui, aujourd'hui se recherche dans toutes les structures qui ne sont plus celles des partis, des syndicats, ces mouvements qu'on voit naître partout, qui demande quelque chose mais quoi ? C'est cela qu'il nous faut interpréter. Voilà ce que dit Gramsci à propos des subalternes. Aujourd'hui, nous vivons bien une société dans laquelle, les ouvriers ayant perdu leur puissance de choc ce qui fait suite à une défaite historique, ces mouvements sont désagrégées, épisodiques et c'est cela un groupe subalterne. Il n'y a plus de force, il y a une pluralité de demandes contradictoires mises en concurrence et qui, finalement, se retournent les unes contre les autres. Il est indubitable que dans l'activité historique de ces groupes existe une tendance à l'unification. Quelle est la tendance à l'unification ? Ne serait-ce que sur des plans provisoires - texte remarquable - qui se développe dans un tout autre contexte. C'est ce texte-là qui sert aujourd'hui au renouveau de Gramsci du côté des *Subaltern Studies*. Ce texte se place du côté de l'examen des peuples. En Inde, par exemple, ce concept a beaucoup d'importance, parce qu'on sait que la société indienne comprend beaucoup de subalternes. Il existe une tendance à l'unification, ne serait-ce que sur des plans provisoires, mais cette tendance est continuellement brisée par l'initiative des groupes dominants et, en conséquence, cette tendance à l'unification ne peut être démontrée seulement une fois que le cycle est achevé, s'il se conclut avec succès. Les groupes subalternes subissent toujours l'initiative des groupes dominants, même quand ils se rebellent

et s'insurgent. Le texte de Gramsci est un texte terrible de lucidité, sur ce que sont aujourd'hui, dans notre monde, les formes sociales existantes dans une représentation de l'histoire que j'ai donnée de manière schématique. Seule la victoire permanente brise la subordination. Comment, en situation de révolution passive avec une désagrégation des groupes subalternes qui sont en concurrence ou qui sont mis tout simplement hors-jeu, hors travail, hors monde peut-on voir cela ? Arrêtés même quand ils semblent triompher, les groupes subalternes sont seulement en état de défense alarmée - texte magnifique aussi - fait que traces des initiatives autonomes de la part des groupes subalternes. Ces traces doivent être d'une valeur inestimable pour l'historien intégral. Il découvre qu'une telle histoire ne peut être traitée que par monographie (ce que je ne peux pas développer ici). Ainsi s'ouvre l'histoire des groupes subalternes. Mais un tel travail n'est pas qu'un travail d'historien désimpliqué, c'est le travail d'un militant politique qui pense qu'aujourd'hui c'est sur le terrain de la recomposition ou d'une autre composition des groupes subalternes désagrégés qu'il faut travailler. Et il faut savoir que la subalternisation et la désagrégation c'est une stratégie politique liée à la forme de révolution passive d'aujourd'hui. Voilà ce que je crois, pour ma part, que je tire de Gramsci et avec toujours l'espoir qu'il est possible de penser qu'effectivement quelque chose comme une conquête de l'activité se passe. L'idée fondamentale de la philosophie de Gramsci c'est de devenir actif. Dans la libre activité personnelle, il n'y a pas de séparation entre l'éthique et la politique. Le devenir actif personnel, est un devenir éthique et un devenir politique parce que quand on devient actif personnellement que découvre-t-on ? On découvre qu'on est membre de plusieurs collectifs, qu'on est membre de plusieurs sociétés qui ont des conformismes différents, ou la classe, la profession, le club de sport ou je ne sais trop quoi, ou même les médias maintenant sont les lieux d'activité. La question qui est posée c'est de savoir comment créer aujourd'hui les conditions pour que ce devenir actif soit universalisé, pour que le processus d'assimilation se mette en route et soit vraiment assimilatif, et non pas le processus qui a été brisé symptomatiquement et de fait structurellement en 1871 et que la révolution soviétique n'a pas pu inverser. Voilà la question de Gramsci. Et de même aussi, il y a un devenir actif des groupes. Gramsci est resté fidèle à la forme parti, - il était secrétaire général du parti communiste - il est absolument sensible à la nécessité de l'organisation, mais il sait très bien quelles sont ses faiblesses de la forme parti. Il rejoint quelques fois Rosa Luxembourg, en disant qu'il faut une organisation, une direction dirigée. La question est de savoir si la lutte politique est menée dans l'intention et avec la volonté de réduire la différence entre les dirigeants et les dirigés ou si, au contraire, elle est menée avec l'intention de la reproduire. Or, aujourd'hui, je dis que la démocratie parlementaire est fondée fondamentalement pour reproduire la dimension de direction dirigée. La démocratie a perdu toutes ses forces expansives, parce qu'elle n'est pas dynamisée par un mouvement social. C'est le mouvement ouvrier qui a fait exister la démocratie et rien d'autre. Croire le contraire, ce serait vraiment être un grand naïf. Quand il n'y a plus de forces de contestation sociale, il n'y a plus de démocratie, la démocratie s'effondre sur elle-même. On peut voir ce qu'elle devient dans tous les populismes particuliers.

En conclusion, j'ai essayé de vous montrer comment ces deux penseurs, qui sont en quelques sorte à la fin d'un cycle, pour l'une au début d'un cycle qui est aujourd'hui terminé sont, au fond, les grands témoins de l'histoire de ce qu'a voulu et de ce que n'a pas pu être le mouvement ouvrier, qui non seulement a pour objectif la lutte contre l'exploitation, mais la lutte pour une civilisation, pour un devenir actif en commun de tous et assumé par des organisations qui ne se fétichisent pas et ne se s'érigent pas en sujet supposé savoir ou à s'enfermer dans ce qui a été le destin du communisme soviétique pour son grand malheur.